

Les galas Viagra

André Lavoie

Volume 17, numéro 4, hiver-printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34368ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie, A. (1999). Les galas Viagra. *Ciné-Bulles*, 17(4), 2-3.

éditorial

ANDRÉ LAVOIE

Les galas Viagra

«Le cinéma québécois vit actuellement une période formidable: les salles sont remplies et une variété exceptionnelle de films est offerte. C'est donc un "momentum" tout à fait favorables pour que se tienne un tel gala. (...) Notre définition du film québécois sera assez large. Nous n'avons pas une volonté d'exclusion mais plutôt une attitude d'ouverture. Il faudra cependant trancher dans le cas de certains films.»

(Propos de Roger Frappier, *Le Devoir*, 18 novembre 1998)

Vous avez sans doute connu cette époque bénie où, dans nos cahiers d'écoliers, la «maîtresse» collait de petites étoiles pour souligner la qualité d'un devoir particulièrement soigné ou d'une composition appliquée, pas trop maculée de fautes à défaut d'être originale. Lorsqu'elle se montrait trop généreuse, les élèves plus doués faisaient la moue: à quoi bon les récompenses si n'importe quel «deux de pique» peut les obtenir en «tétant» avec talent ou en ayant le cou assez souple pour copier sur le voisin? On appelle cela aussi le nivellement par le bas.

Grande famille, gros village, société tricotée serrée, le Québec et sa belle communauté artistique, malgré tout son dynamisme et sa créativité, n'échappe pas à ce phénomène de «classe». La «maîtresse», en plus de récompenser les meilleurs, se doit d'être à l'écoute des mécontents, des forts en gueule et des paresseux qui revendiquent leur part de médailles. C'est d'ailleurs cette «tyrannie du consensus» qui est en train de miner l'Académie québécoise du théâtre et sa désormais célèbre Soirée des masques (qui tombent). La grogne ne se manifeste plus qu'en coulisses, elle éclate en *prime time* alors que les enfants ne sont même pas encore couchés et que la plupart des téléspectateurs se demandent pourquoi une Académie investit tant d'argent si c'est pour se faire taper dessus en direct...

De ce point de vue, la toute première Soirée des Jutra qui récompense les meilleurs talents du cinéma québécois et diffusée sur les ondes du réseau TVA, le 7 mars dernier, représentait un véritable exemple de consensus et d'élégance. Comme le veut l'usage dans ce genre de cérémonie, j'en profite pour remercier l'équipe du **Violon rouge** et tout particulièrement François Girard, un cinéaste de talent et un homme qui sait reconnaître celui des autres, d'avoir été triomphants (9 Jutra sur les 14 remis au cours de la soirée) sans arrogance ni cynisme. Car, disons-le tout net, leur film était ni plus ni moins que notre **Titanic**, celui qui a ramassé le gros des récompenses.

C'était l'une des nombreuses incongruités de cet événement luxueux mais au parfum suranné qui célèbre un film admirable mais déjà consacré par les Génies à Toronto et qui, de surcroît, n'avait absolument pas besoin de tous ces prix pour stimuler une carrière commerciale déjà florissante (2 millions de dollars de recettes au Canada). Mais la cérémonie des Jutra, dans son but avoué, veut souligner le travail de ceux que l'industrie québécoise du cinéma et les nombreuses associations professionnelles considèrent comme les meilleurs et faire en sorte que le public, par l'achat d'un billet dans un cinéma près de chez vous, cautionne à son tour leurs choix. En ce qui concerne ce dernier détail, les avis sont plus que partagés et bien des voix s'élèvent pour remettre en cause cet hypothétique effet d'entraînement: est-ce que le téléspectateur quittera le confort de son salon pour se réfugier dans une salle obscure?, osera-t-il s'égarer dans une section de son club vidéo où il ne va jamais? Il faudrait peut-être décerner un prix citron à tous les propriétaires de ces commerces qui placent les quelques films québécois de leur catalogue dans la section fourre-tout «films étrangers». Et comment ne pas relever le paradoxe d'une chaîne de télévision, TVA, qui diffuse une soirée consacrée au cinéma québécois et qui fait moins que rien pour le soutenir l'année durant, à part peut-être de présenter **Cruising Bar** lors de la Saint-Jean-Baptiste... Personne ne conteste les efforts qu'elle déploie en affaires publiques ou sa participation à certaines mini-séries dites «lourdes» (**Ces enfants d'ailleurs**, **Juliette Pomerleau**) mais au chapitre de la place du cinéma québécois dans sa grille-horaire ou sa couverture journalistique culturelle... Les dirigeants de TVA devraient peut-être aller faire un stage à Channel Four pour voir ce qu'une chaîne de télévision britannique *privée* peut faire pour stimuler une industrie

«Depuis l'annonce, en novembre dernier, de l'organisation d'une cérémonie (La Grande Nuit du Cinéma) et de la création de prix récompensant exclusivement les artistes et artisans du cinéma québécois (les Jutra), beaucoup d'encre a coulé. Celle, d'abord, de regroupements de cinéastes qui se sont penchés sur cet "exclusivement" et qui ont formulé un chapelet de griefs allant de la représentation du cinéma indépendant à la place du documentaire. Celle, aussi, des médias, qui ont remis en question la pertinence, pour une si petite industrie, de s'auto-congratuler, prenant à témoin les téléspectateurs, pour qui les galas viennent aujourd'hui se substituer aux agonisants téléthons.»

«Enfin, au-delà de la controverse passée et de la kermesse annoncée, il sera intéressant de voir si l'enthousiasme que les Jutra entendent susciter ne se dégonflera pas avant que les cinéphiles arrivent aux guichets. Car c'est dans les salles, et nulle part ailleurs, que cette première remise de prix prendra tout son sens.»

(Martin Bilodeau, *Le Devoir*, section **Télé-Choix**, 6 au 12 mars 1999, p. 3)

cinématographique jadis moribonde. Ils découvriraient que les galas ne sont qu'une façon parmi d'autres pour faire éclore le talent et donner le goût au public d'aller voir ce qui se fait de mieux ici plutôt que de payer pour voir bien des merdes venues d'ailleurs.

À quand le prochain raz-de-marée, ce film-surprise qui réussira à établir un tel consensus et balayer tout sur son passage? Même à Hollywood, on ne verra peut-être pas de si tôt un tel déluge d'Oscar pour une superproduction comme **Titanic**. Tous les artisans et artistes déçus d'être revenus à la maison sans leur Jutra sous le bras pourront se consoler en se disant qu'un jour, ce sera sans doute leur tour, l'an prochain si tout va bien. Par contre, d'ici la nouvelle location du *smoking* et de la limousine, il faudra peut-être se poser quelques questions sur la véritable pertinence de l'événement, évaluer concrètement son impact — assistons-nous à une augmentation de l'assistance pour le **Violon rouge?**, les vidéophiles se ruent-ils sur les cassettes du **Cœur au poing** pour admirer les performances «jutraisées» de Pascale Montpetit et Anne-Marie Cadieux?, Richard Desjardins est-il aussi reconnu comme documentariste? — et prendre bonne note des commentaires de plusieurs observateurs qui décernent à peine la note de passage pour cette soirée jugée trop longue. Certains n'ont pas manqué de souligner que l'on a cherché, en vain, la cérémonie «révolutionnaire» que le producteur Guy Latraverse nous promettait; était-elle diffusée sur une autre chaîne? Sûrement pas parce que «pendant que le public du Saint-Denis ronflait au Gala des Jutra, Radio-Canada présentait un très bon document sur **Notre-Dame de Paris**.» (Nathalie Collard, «Médias», **Voir**, du 11 au 17 mars 1999, p. 41).

Autre critique reprise *ad nauseam* et qui, à force d'être répétée sur tous les tons, finira peut-être par entrer dans la tête des diffuseurs et des fabricants d'événements contrôlés de A à Z: les galas, n'en jetez plus, la cour est pleine. Il n'y a pas si longtemps, le gala de l'ADISQ, la «maman» de toutes les remises de prix télévisées actuelles, dépassait les 2 millions de téléspectateurs. Depuis, elle a fait bien des petits: la concurrence est féroce et la pléthore d'événements du même genre où les mêmes têtes finissent tous par monter les mêmes escaliers entre deux blagues écrites par les mêmes scripteurs ne fait que court-circuiter les efforts des uns et des autres pour se distinguer. Pendant ce temps, alors que l'on investit sans ménagement pour le déroulement sans faille de ces soirées somptueuses, les véritables efforts ne sont toujours pas faits pour la diffusion de toutes ces manifestations culturelles que l'on célèbre à la télévision. À quoi bon inciter les gens à voir des films québécois qui n'occupent que la portion congrue des écrans — à moins d'avoir la chance d'être un «Boy»! — parce que, là comme ailleurs, le Québec est loin de pouvoir se dire «maître chez nous».

De plus, ceux qui craignent l'américanisation de la société québécoise parce qu'un MacDonald vient s'installer dans leur quartier devraient se préoccuper aussi de cette tendance malsaine de tout copier ce que font les Américains en matière de télévision et de cinéma, avec souvent moins de moyens et pas nécessairement plus d'originalité. Ce n'est pas parce que tout le monde y parle français qu'une émission de télé est plus «d'ici»; ce n'est pas non plus parce que James Cameron hurle des niaiseries en anglais («I'm the king of the world») devant la moitié de la planète qu'elles sont plus excusables... L'importation de modèles de stratégies promotionnelles (c'est l'ultime finalité des Jutra, des Junos, des Génies, des Gémeaux, des Masques, des Olivier, des Félix, des Grammy, des Oscar, des César — permettez-moi d'arrêter ici la liste...) ne devrait pas se substituer à de véritables politiques de diffusion culturelle (des copies de films québécois et étrangers partout au Québec dans des délais raisonnables, c'est pour quand?).

Au rythme où ils se multiplient, les galas sont tout simplement devenus une excroissance culturelle du Viagra, une potion magique pour tenter de stimuler l'intérêt chancelant d'un public sollicité de toutes parts, plus endetté qu'il ne veut l'admettre et obnubilé par l'écran de sa télé ou de son ordinateur. Ce n'est pas en robe du soir, en tenue de gala ou en déshabillé affriolant que Rémy Girard, Ginette Reno, Angèle Dubeau et les autres nous exciteront à l'idée d'encourager aveuglément le cinéma québécois et, surtout, de fermer le poste de notre téléviseur pour humer l'air de ces salles de cinéma qui n'attendent que nous. Susciter un véritable désir pour le cinéma québécois et faire en sorte qu'il soit durable, cela va prendre plus qu'une pilule télévisuelle pour réussir pareil exploit. ■

*«La cérémonie de dimanche n'était pas exempte de ces archaïsmes qui minent notre création artistique. Sa forme, on ne peut plus hollywoodienne, n'en cachait pas moins un passéisme irritant avec ces interminables numéros de chant (on avait parfois l'impression d'assister au Gala de l'ADISQ) que nous ont resservis l'ineffable Ginette Reno, l'incroyable Robert Charlebois et la traditionnelle Angèle Dubeau. Plus moderne que ça, tu peux rêver! Nous étions à TVA, on s'en est vite rendu compte, qui cherchait à se donner des airs de Radio-Canada, version **Beaux Dimanches**».*

«Le fossé des générations ainsi révélé n'en était que plus grand. Dans la manière, le spectacle était des plus vieillissants et particulièrement décalé par rapport aux forces vives du cinéma. Pourtant, sur scène, la bande de [Français] Girard, Pascale Montpetit et Alexis Martin (splendide sur vidéo) affichaient une dignité et une spontanéité rafraîchissantes. Ce qui n'était pas le cas d'un Rémy Girard, engoncé dans son rôle de bonimenteur ennuyeux et complaisant, racoleur à souhait dans sa façon de vanter "l'industrie" (argh! ce mot) et son establishment. A quand l'insolence d'un Marc Labrèche ou la vivacité d'un Yves Jacques pour secouer nos fausses certitudes et rire de nos travers?»

*«Reste la question de l'heure: ce gala contribuera-t-il à relancer notre cinéma auprès du public? Ne nous faisons pas trop d'illusions.» (Bernard Boulad, «Les Jutra: un gala à rendre gaga», **Voir**, 11 au 17 mars 1999, p. 3)*